Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 30 (1885)

Heft: 12

Artikel: Utilité et emploi en temps de guerre des hommes qui ne sont pas incorporés dans l'armée : organisation et répartition à arrêter déjà en temps de paix

Autor: Fotsch, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-336558

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

foyers, ma plus entière reconnaissance et mes chaleureux remerciements aussi bien pour la persévérance que vous avez montrée, malgré un temps quelquefois très mauvais, que pour le maintien d'une bonne discipline et pour le zèle avec lequel chacun a travaillé.

Le rassemblement de troupes qui vient de finir a de nouveau montré combien de semblables grandes manœuvres sont nécessaires à notre armée, car il reste encore beaucoup à désirer et il est nécessaire que tous nous nous efforcions avec un nouveau zèle de nous perfectionner dans le métier des armes.

Je souhaite à tous les participants aux manœuvres un bon retour auprès des leurs.

Salut cordial.

Hans HERZOG,
directeur des manœuvres des IIIe et Ve divisions réunies.

Utilité et emploi en temps de guerre des hommes qui ne sont pas incorporés dans l'armée Organisation et répartition à arrêter déjà en temps de paix [1].

Considérations générales.

Si nous comprenons bien la question, il s'agit de l'organisation d'un landsturm suisse qui aurait pour mission de faire énergiquement et habilement ce qu'on appelle la petite guerre contre l'armée envahissante d'un de nos Etats voisins. L'histoire des guerres engagées par de petits peuples pour leur indépendance nous apprend que la petite guerre n'est vraiment utile au peuple qui y recourt pour sa défense qu'à la condition d'être intermittente et locale. Ce qui la rend efficace, c'est qu'elle éclate subitement sur un point et peut apparaître tout aussi à l'improviste dans un autre lieu. Comme un spectre, elle doit poursuivre l'ennemi, l'inquiéter, le tourmenter, ne lui donner aucun repos, ne lui laisser aucune sécurité; elle doit affaiblir moralement l'ennemi sans lui infliger de pertes matérielles ; elle doit être et cependant n'offrir aucune prise à l'ennemi ; le paysan qui aujourd'hui manie le fusil, demain tiendra tranquillement les cornes de sa charrue, la carabine qui se fait entendre aujourd'hui reposera demain enfouie sous le sillon. La conséquence est que, pour être efficace, une telle guerre doit être faite, non point par des troupes, mais par un peuple organisé. Ce dernier doit même, pendant la guerre, conserver son caractère éminemment civil, l'opposer à l'ennemi dès qu'il a quitté les armes. Il ne peut donc pas se multi-

[1] Travail couronné à la fête fédérale des sous-officiers, à Fribourg, en 1885. Par Albert Fotsch, caporal d'infanterie, à Winterthour.

plier par des opérations éloignées, ni mener la vie nomade d'une armée active, il reste attaché à son village, confiné dans son district, c'est dans ce district qu'il est fort, car c'est de lui qu'il tire sa force. Plus la circonscription qui fournit un nombre déterminé de citoyens soldats est petite, mieux cela vaut ; il sera d'autant plus facile à cette troupe de se réunir dans la nuit, de frapper un coup et de disparaître au matin sans laisser de traces. Plus il y a d'hommes capables de porter les armes, plus l'on peut restreindre le champ d'action d'une troupe de citoyens soldats et le service général obligatoire fournit le maximum des hommes aptes au service.

Les batailles livrées pour conquérir, conserver ou recouvrer la liberté sont les actions guerrières, dans lesquelles tous les moyens, toutes les forces physiques et morales que cette liberté réveille et anime parviennent à leur plus grand développement. La confiance en Dieu, la bravoure d'un petit nombre en présence d'un nombre supérieur, le courage, le mépris de la mort, l'esprit de sacrifice et de solidarité exprimé dans cette devise « Un pour tous, tous pour un », y atteignent leur plus haut degré d'intensité. *Vires agminis unus habet.* Un homme vaut une armée, c'est la devise gravée sur la médaille commémorative que le Conseil de Neuchâtel remit à Jacques Baillod pour avoir, à lui seul, défendu victorieusement, dans les guerres de Bourgogne, le pont de la Thièle contre les troupes du comte de Romont arrivant de Morat.

C'est aussi là que le peuple montre le plus de sagesse et d'habileté à tirer parti des diverses circonstances de lieu, de pays, de saison et autres, le plus d'esprit militaire, soit qu'il exécute ses propres résolutions, soit qu'il obéisse à plusieurs ou à un seul chef. Ce sont là les causes des résultats merveilleux obtenus, des victoires décisives remportées par un petit nombre d'hommes peu exercés, mal armés, sur les troupes nombreuses, habituées à la guerre, parfaitement équipées de l'oppresseur ou du conquérant.

L'histoire l'enseigne clairement à chacune de ses pages, un peuple efféminé et relâché, adonné à l'égoïsme, à la recherche des jouissances et des biens matériels devient une proie facile pour un voisin violent et avide.

Par contre, cette même histoire nous prouve et c'est le cas de la nation suisse, qu'un peuple, fut-il petit par le nombre, est grand, s'il est fort par lui-même et toujours prêt à combattre pour son existence.

Dès qu'il s'agit de la conservation de l'Etat, il faut préparer d'avance tous les moyens propres à assurer son existence pour pouvoir y recourir au moment du danger ; il doit en être ainsi de la guerre, dès qu'elle est un moyen d'atteindre ce but ; on commettrait une grave erreur en lui laissant le soin de s'organiser elle-même. Les lois, par lesquelles les pouvoirs publics déterminent les

obligations militaires doivent en tenir grand compte. Elle ne sera possible que si, en temps de paix, on entretient l'esprit militaire de la nation et si cet esprit s'est profondément enraciné dans le peuple.

La guerre d'indépendance est éminemment une guerre de résistance prolongée, mais elle doit aussi être organisée en vue de batailles décisives mettant si possible un terme à la lutte, en vue de combats exigeant un déploiement de forces relativement grandes, ce doit même être, dans la plupart des cas, le but auquel il faut tendre. Il est rare qu'une lutte prolongée ait seule assuré la liberté, comme ce fut le cas pour les Vaudois du Piémont ; souvent elle se termine au détriment du peuple ; il en a été ainsi pour les Polonais en 1864.

Les victoires par lesquelles les peuples ont conquis leur liberté n'ont pas toujours eu pour théâtre, comme quelques-uns l'enseignent, des endroits particulièrement protégés, des montagnes, des marais, des forêts, des défilés ; les anciens Grecs, les Confédérés ont combattu souvent en rase campagne, il est vrai sur un terrain que le peuple connaissait mieux et dont, quoique d'une manière inconsciente, il savait mieux tirer parti que l'armée des oppresseurs. Même dans la plaine qui paraît la plus unie, il se trouve de légères ondulations, des fossés, des digues, des constructions, des moissons, des champs dont l'habile emploi de la part de la population peut donner à la guerre un caractère tout particulier. Même dans la plaine la plus parfaite, le peuple libre a sur l'armée conquérante cet immense avantage matériel et moral que *de tous côtés* il peut lui arriver des secours, des auxiliaires ; cela s'est vu dans beaucoup de combats et d'une manière tout à fait imprévue. Il peut espérer l'appui général de tous, il lui est plus facile de cerner l'ennemi (en langage militaire scientifique, forme circulaire de la base de la défensive active. Circularforum der Defensiv-Offensiv-Basis), il voit mieux les côtés forts de sa position, les points faibles de celle de l'ennemi, les chances favorables d'une attaque de front avec toutes ses variantes (débordement des ailes, mouvement tournant, etc.) ou d'une rupture du centre de la position. L'eau trouve toutes les petites fentes par lesquelles elle peut pénétrer dans la pierre qu'elle entoure, il en est de même du peuple poussé par l'amour de la vraie liberté.

Rien ne paralyse autant cette impulsion, rien ne brise aussi sûrement l'élan de la liberté dans la lutte que cette froide organisation empruntée aux armées permanentes qui fait tout reposer sur une seule tête et qui aboutit à cette unité de direction prétendue indispensable. Là où le peuple n'est habitué à aller au combat que sur l'ordre d'en haut, il ne faut pas attendre de secours *arrivant de tous côtés*, car il est impossible à l'ordre venu d'en haut de pénétrer partout. Là où l'on ne va au combat que sur commandement, il manquera un des principaux éléments du courage, celui qui l'élève

au plus haut degré, la libre volonté. Là où le peuple ne compte que sur un seul, toute son activité sera paralysée par la chute de ce seul homme. Lorsque chacun combat pour tous et tous pour un, tous continuent à combattre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul...

Une organisation militaire vraiment libre, inspirée par la ferme volonté de tous de défendre leur indépendance, qui comprenne tous les citoyens, ayant des formes aussi libres que possible et compatibles avec l'état de paix est celle qui convient le mieux à la guerre du peuple combattant pour sa liberté et donne les résultats les plus remarquables. Partant du combattant isolé, de l'homme libre, du citoyen pour arriver, en tenant compte des caractères particuliers de chaque peuple et de chaque pays, par une succession de communes militaires ou corps de troupes toujours plus considérables au peuple ou à l'armée, cette organisation engendre une seule volonté et par conséquent une action commune ; elle permet d'utiliser au moment propice et décisif d'une manière aussi rapide, aussi prudente et aussi précise, oui, même plus rapide, plus prudente et plus précise que les études générales, toute la force d'un peuple, toute la puissance de la liberté, pour remporter la victoire. Les peuples libres doivent donc, pour gagner leurs batailles, non seulement renoncer à toute imitation des conquérants et de leurs armées au point de vue intellectuel, de la direction, mais encore la repousser comme une source de défaites, comme un premier pas dans la voie de la soumission sans résistance à une domination étrangère. Ils doivent chercher les bases d'une action énergique et commune dans les institutions de leur vie civile et leurs modèles dans l'histoire des guerres que les autres petits peuples ont soutenues contre de grandes armées pour conquérir leur liberté.

Combien il y a plus d'élévation dans cette réponse des paysans tyroliens victorieux à Prutz : « Nous n'en avons point » (chef), que dans les proclamations ronflantes et contradictoires de l'un ou l'autre dictateur ou général polonais, avant et après la bataille de la Nidda. Les troupes ne sont désignées par leurs numéros d'unité tactique dans aucune de ces victoires du peuple en armes, mais nous les distinguons par le nom particulier de cette portion du peuple, à laquelle appartiennent les hommes de cette troupe, par leur armement, par leur mission dans la bataille.

Nous sentons involontairement que ce ne sont point les chiffres, les organes privés de vie qui donnent la victoire, mais bien l'âme des peuples unis par la liberté.

Le peuple remporta en Tyrol, seul et sans l'aide des troupes permanentes autrichiennes, des victoires plus considérables et plus complètes que lorsqu'il combattait avec l'armée. On nous décrit ainsi sa manière de faire la guerre :

« Lorsqu'au moment du danger, le tocsin se faisait entendre, gentilhomme, bourgeois, paysan, tous se levaient sans distinction et avec le même empressement. Sur un signe du commandant, la troupe était à la porte du capitaine, elle se mettait en marche avec tambour, fifres et cris de joie, par le plus mauvais temps ; aucun poste ne leur paraissait trop dangereux, aucune marche trop longue, aucune fatigue trop dure. On ne s'inquiétait que d'une chose : « Où est l'ennemi ? » leur seule demande était : « Pourrons-nous bientôt nous battre ? » leur cri de guerre : « Pour Dieu, la Vierge Marie, le prince et la patrie. » Tous les amis du pays versaient des larmes à la vue de ces guerriers animés d'un zèle si dévoué.

» Les compagnies fortes de 150 à 200 hommes, étaient divisées en escouades de 15 hommes. Le service se faisait d'après les besoins locaux et suivant cette division, ils utilisaient le terrain avec beaucoup d'intelligence pour les besoins du service et les communications avec d'autres postes et s'en acquittaient avec une grande exactitude. Bien que tous ne sussent pas lire et écrire, leurs communications étaient souvent d'une précision surprenante et d'une grande clarté. Plusieurs de leurs chefs auraient pu sous ce rapport entrer immédiatement comme officiers dans les troupes de ligne et abstraction faite du bienheureux et infaillible règlement, n'auraient pas été des derniers. Leur service de patrouille était organisé comme une chasse, ordinairement ils s'avançaient épars, le fusil armé au bras droit. Tous les 25 ou 40 pas, selon la proximité de l'ennemi, ils s'arrêtaient écoutant et explorant de leur vue perçante tout le terrain environnant. Ils ne se chargeaient pas de beaucoup de munitions et enfouissaient souvent leur réserve avec plus de soin que s'il s'était agi d'or ou d'argent ; ils allaient même jusqu'à mettre en action le conte du maître avare qui volait l'avoine de ses propres chevaux. Ils ne se prêtaient à des attaques nocturnes que s'il y avait réellement une bonne prise à faire et redoutaient le passage des cours d'eau. Il fallait user de contrainte pour obtenir d'eux quelque service les jours de fête et on avait de la peine à les faire rester aux avant-postes. Bien que chaque compagnie eut un aumônier, ils voulaient cependant se rendre à l'église ou bien aussi à l'auberge. Mais le lendemain d'un de ces jours de fête, l'ennemi pouvait s'attendre à un lundi bleu sanglant. Ils travaillaient avec une activité étonnante et une rapidité surprenante aux abatis et retranchements qu'ils jugeaient utiles à leur sûreté ; si un ingénieur dirigeait ces constructions, ils y mettaient moins d'empressement et exigeaient une solde. »

Les plans et les actions de Speckbacher, utilisant les avantages topographiques sur le flanc et dans le dos de l'ennemi eurent toujours un caractère particulier, libre et volontaire, mystérieux même. A cette époque agitée, dans ce pays de montagnes, cette méthode

jointe à une présence d'esprit extraordinaire, à une grande énergie et à une froide résolution amena des résultats supérieurs à ceux qu'auraient obtenus des plans tactiques longuement étudiés et d'ennuyeux calculs mathématiques ; sachant profiter de l'occasion, il mettait en pratique ce vieux dicton guerrier tyrolien :

« Il vaut mieux vaincre sans tactique.
« Que succomber avec elle. »

Il en fut autrement des anciens Confédérés. Les guerres qu'ils soutinrent pendant deux siècles pour leur indépendance, la Confédération plus de cinq fois séculaire et si florissante aujourd'hui qui en a été le résultat peuvent servir de modèles, leurs batailles répondent aux règles prescrites pour la conduite d'une armée dans la guerre savante. Leur bon sens dicta sûrement aux anciens Confédérés, dans la première (Morgarten) comme dans la dernière (guerre de Souabe) des guerres de l'indépendance, la marche à suivre pour tirer parti de leur position au milieu des diverses attaques simultanées dirigées contre eux ; ils surent anéantir rapidement les troupes engagées dans l'attaque principale, pour reporter ensuite toutes leurs forces, par les chemins les plus courts (ce qu'on appelle les lignes intérieures) sur les attaques secondaires. La science militaire inspira à Frédéric II de Prusse et à Napoléon le même système de défense.

Après ces quelques considérations sur le côté historique de notre sujet, nous exposerons nos vues sur :

L'utilité et l'emploi du landsturm.

Il n'est naturellement pas indifférent que les hommes du landsturm aient ou n'aient pas reçu une instruction militaire. Un système de milices reposant sur le service militaire obligatoire permet seul d'exercer tous les hommes valides d'un pays au métier des armes. Cela n'est possible avec aucun autre système sans s'exposer à des dépenses, auxquelles on ne peut faire face. Dans la plupart des systèmes, il faut se borner à exercer au métier des armes le nombre d'hommes nécessaires à l'armée active ; il en sort, il est vrai, chaque année un certain nombre d'hommes qui passent dans le landsturm, mais la très grande majorité de ceux qui le composent n'ont reçu absolument aucune instruction militaire et l'organisation du landsturm n'existe la plupart du temps que sur le papier.

On peut dans les pays où là culture industrielle est restée ce qu'elle doit être et n'a pas corrompu le corps et l'âme des jeunes générations, évaluer le nombre des hommes en âge de servir, valides et suffisamment forts pour pouvoir porter un fusil, au 20 % de la population entière. Chez les peuples simples et encore parfaitement sains, on peut compter le 25 %. Il y a encore en Europe

quelques petits pays où cela se trouve, mais cette proportion ne se rencontre dans aucun des grands Etats et il faut s'en tenir au 20 %.

La Suisse est le pays qui incorpore dans son armée active la plus forte proportion de la population, soit 4 ½ %; jusqu'à ce qu'on ait démontré la possibilité d'une proportion plus forte, il faut envisager celle-ci comme un maximum : il reste donc pour le landsturm au moins 15 ½ % de la population si l'on compte les troupes qui restent dans les dépôts ; si l'on en fait abstraction, il reste de 14 ½ à 15 %. Si ces hommes demeurent tous dans leurs foyers durant la guerre, ils sont suffisamment nombreux pour suffire aux besoins de la circulation, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture limités par la guerre elle-même ; il n'y aurait manque de bras que si celle-ci venait à se prolonger.

Faut-il maintenant armer toute cette masse, ces 15 % ? Faut-il les laisser en armes dans leurs communes pour y faire la petite guerre ? Faut-il en réunir une partie en corps formés pour toute la durée de la guerre ? En vue d'une guerre défensive, il est très à désirer que tous les hommes valides soient armés. Si ensuite chaque homme possesseur d'une arme a une bonne cachette, dans laquelle lui seul et aucun autre sache retrouver cette arme, nous avons déjà la moitié de l'organisation d'une guerre telle que les peuples sains devraient la faire pour la défense de leur indépendance. Les hommes d'un village seraient en état de se défendre eux-mêmes contre de petites troupes ennemies et plus ils agiront avec énergie et prudence, plus ils auront de chances d'échapper à la vengeance que voudraient exercer sur eux des corps de troupes plus considérables. Mais l'on ne peut pas conseiller dans toutes les circonstances de recourir à de pareils moyens et il faut y renoncer chaque fois que le danger d'être découvert est évident.

La participation du landsturm à la guerre active est tout particulièrement utile sur le terrain où les deux armées ennemies se rencontrent ou des divisions considérables de ces deux armées opèrent ; partout où l'ennemi domine et ne se trouve en présence d'aucune de nos troupes régulières, l'entrée en action du landsturm est moins utile parce qu'elle l'expose lui-même à beaucoup plus de dangers. Là où combattent des troupes rangées des deux partis, il y aura toujours du mouvement, aucun des partis ne pourra séjourner longtemps dans la même localité et l'ennemi qui voudra se venger sur le peuple de la participation du landsturm à la guerre n'en aura souvent pas le temps ; s'il n'a pas à faire avec le landsturm seul, il ne pourra jamais non plus se rendre exactement compte de la part que celui-ci a prise au combat.

(*A suivre.*)